Les oies sauvages

Le garçon n'arrivait pas à croire qu'il avait été transformé en tomte. « Ça ne peut être qu'un rêve, une illusion bizarre, se dit-il. Si j'attends un peu, je vais sûrement redevenir humain. »

Il se posta face au miroir et ferma les yeux. Il les rouvrit au bout de deux ou trois minutes, espérant qu'alors tout serait fini – mais non. Il était – et restait – toujours aussi petit. Pour le reste, il n'avait pas changé. La tignasse couleur paille, les taches de rousseur sur le nez, la culotte de peau rapiécée étaient absolument pareils, mais en modèle réduit.

Il jugea que le plus sage était de tenter de retrouver le tomte et de faire la paix avec lui. Il regarda derrière les fauteuils, les armoires, sous la banquette, dans le four et jusqu'au fond du moindre trou de souris – le tomte restait introuvable.

Tout en cherchant, il pleurait, suppliait, faisait toutes les promesses possibles. Jamais plus il ne manquerait de parole, jamais plus il ne serait méchant, et, jamais, au grand jamais, il ne s'endormirait sur un sermon. Et si seulement on le laissait redevenir humain, il serait le meilleur, le plus serviable et le plus obéissant des garçons. Mais il eut beau promettre, ce fut en vain.

Sur ce, il se rappela que, au dire de sa mère, les tomtes logeaient à l'étable ; il décida donc d'y aller voir. Par chance, la porte de la maison était restée entrouverte, sans quoi il n'aurait jamais pu atteindre la poignée.

Une fois dans le vestibule, il chercha des yeux ses sabots. Là, il en vit une paire minuscule. Quand il songea que le tomte avait pris soin d'ensorceler aussi ses sabots, il fut plus inquiet que jamais. À l'évidence, le bonhomme avait l'intention de faire durer ce désastre.

Sur la vieille planche posée devant la porte sautillait un moineau gris. Voyant paraître le garçon, il se mit aussitôt à pépier :

– Cui-cui ! Cui-cui ! Regardez Nils, le gardeur d'oies ! Regardez ce petit Poucet ! Regardez Nils Holgersson le Poucet !

– Cocorico ! cria le coq. Bien fait pour ce vaurien !

– Cot, cot, cot, rudement bien fait ! approuvèrent les poules, et, sur ce, elles ne cessèrent de caqueter la chose.

Les oies accoururent en troupe compacte pour questionner :

– Qui a pu faire ça ? Qui a pu faire ça ?

Le plus étrange, c'était que le garçon comprenait leur langage. « C'est sans doute parce que j'ai été transformé en tomte que je comprends la langue des oiseaux », se dit-il.

Il trouva insupportable que les poules continuent de répéter qu'il l'avait bien mérité. Il leur jeta une pierre pour les faire taire. Mais il n'était plus de taille à faire la loi dans une basse-cour.

Toute la volaille se jeta sur lui en caquetant :

– Cot, cot, cot, bien fait ! Cot, cot, cot, bien fait !

Il n'aurait jamais pu s'en débarrasser si le chat de la maison ne s'était montré. Dès qu'elles l'aperçurent, les poules se calmèrent et firent semblant de n'avoir d'autre idée en tête que gratter la terre en quête de vermisseaux.

Le garçon courut illico vers le chat et lui dit :

– Mon gentil minet ! Tu dois connaître tous les recoins et toutes les cachettes ici ? Tu vas être un bon petit minou et me dire où je pourrais trouver le tomte.

Le chat ne répondit pas tout de suite. Il s'assit posément, enroula gracieusement sa queue autour de ses pattes… et considéra le garçon.

C'était un grand chat noir au plastron blanc. Il avait l'air tout à fait accommodant et inoffensif.

– Sûr que je sais où vit le tomte, miaula-t-il doucement, mais ce n'est pas pour ça que je vais te le dire, à *toi*.

– Mon cher minet, il faut que tu me le dises ! Tu ne vois pas que le tomte m'a jeté un sort ?

– Je devrais t'aider pour m'avoir si souvent tiré la queue, peut-être ?

Le garçon se fâcha, oubliant totalement à quel point il était désormais petit et sans défense.

– Oh ! et je peux recommencer, crois moi, fit-il en se ruant sur l'animal.

D'un coup, le chat se métamorphosa. Poil hérissé, gros dos, queue gonflée, oreilles couchées, toutes griffes dehors, il bondit sur le garçon, le renversa et lui posa les pattes de devant sur la poitrine, la gueule grande ouverte contre sa gorge.

– Je te fais grâce pour cette fois. Il faut juste que tu comprennes lequel de nous deux est le plus fort désormais.

Là-dessus, il s'en fut avec le même air de douce sainteté qu'à son arrivée. Le garçon était tellement abasourdi qu'il ne put prononcer une parole, mais se contenta de courir vers l'étable à la recherche du tomte.

Là, il n'y avait au total que trois vaches. Mais quand il entra, elles se mirent à mugir et à beugler comme trente.

– Meuh ! meuh ! mugissait Rose-de-Mai. Au moins, il y a une justice en ce monde !

– Viens ici, et je te ferai danser sur mes cornes ! dit Lys-d'Or.

– Viens donc, et tu vas voir ce que c'est qu'un bon coup de sabot puisque tu m'as jeté les tiens à la tête l'été dernier ! brailla Étoile.

– Viens, et tu vas me payer la guêpe que tu m'a fourrée dans l'oreille ! gronda encore Lys-d'Or.

Le garçon voulut leur demander pardon de ses méchancetés et leur promettre d'être bon avec elles, à l'avenir, si seulement elles acceptaient de lui dire où trouver le tomte. Mais les vaches faisaient un tel raffut qu'il jugea prudent de se retirer.

Il sortit de l'étable totalement découragé. Il comprenait que personne ne voudrait l'aider.

Il escalada le large muret de pierres qui clôturait la ferme. Là, il s'assit pour réfléchir à ce qu'il adviendrait de lui s'il ne redevenait jamais un humain. Quand son père et sa mère reviendraient de l'office, ils auraient une drôle de surprise. Oui, une surprise, c'en serait une dans tout le pays ; on viendrait le voir de Vemmenhög-Est, de Torp, de Skurup. Peut-être ses parents l'emmèneraient-ils à Kivik pour le montrer sur la place du marché. Il n'était plus un être humain, mais un phénomène de foire.

Peu à peu, il commença à comprendre ce que signifiait ne plus être un humain. Il était coupé de tout désormais : plus question de jouer avec les autres garçons, il ne reprendrait pas la ferme de

ses parents et, à coup sûr, aucune fille ne songerait à l'épouser, *lui*.

Il contemplait sa maison. C'était une modeste masure qui semblait écrasée par un haut toit de chaume incliné. Mais, même petite et pauvrette, elle était trop bien pour lui *à présent*. Il ne pouvait prétendre à meilleur logis qu'un trou sous le sol de l'étable.

Il faisait un temps merveilleux! Autour de lui, tout bourgeonnait, clapotait, murmurait, gazouillait. Et lui restait accablé de chagrin. Lui ne serait plus jamais heureux de rien.

Jamais il n'avait vu le ciel aussi bleu qu'aujourd'hui. Des oiseaux de passage le traversaient. Ils venaient de pays étrangers, après avoir survolé la Baltique, et mettaient cap au nord. Il y en avait de toutes sortes, mais il ne reconnaissait que les oies sauvages qui volaient en deux longues lignes se terminant en pointe.

Elles volaient très haut; pourtant, il les entendait crier:

– Les montagnes du nord! Nous partons vers les montagnes du nord!

Apercevant les oies de la basse-cour, elles piquèrent vers la terre en les appelant:

– Venez! Venez! Nous partons vers les montagnes du nord!

Les oies domestiques ne purent résister à la tentation de lever la tête et d'écouter, mais elles répondirent avec beaucoup de bon sens:

– Nous sommes très bien là où nous sommes.

C'était, on l'a dit, une journée exceptionnellement belle, et ce devait être un délice que de voler dans cet air si léger et vivifiant.

Il y avait dans la basse-cour un jeune jars chez qui les oies sauvages avaient allumé le feu de l'aventure. « S'il en passe d'autres, se dit-il, je les suivrai. »

Or un nouveau vol se présenta, faisant entendre la même invitation, et le jeune jars répondit :

– Attendez-moi ! Attendez-moi ! J'arrive ! (Il battit des ailes, s'éleva, mais, faute de pratique, retomba sur le sol.) Attendez ! Attendez ! cria-t-il, et il renouvela sa tentative.

Le garçon oublia encore une fois qu'il était petit et sans défense. Il bondit au milieu du troupeau des oies et attrapa le jars par le cou :

– Ah, non alors ! Tu ne vas pas t'envoler, mon gars !

Seulement, pile à cet instant, le jars venait de découvrir la technique qui lui permettrait de prendre son envol. Impossible de s'interrompre pour se débarrasser du garçon, lequel dut l'accompagner… dans les airs.

Avant d'avoir pu penser à lâcher le cou du jars, le garçon se trouva si haut qu'il se serait tué s'il l'avait fait.

Il ne lui resta plus qu'à se hisser sur le dos du volatile. Ce qu'il fit, non sans mal. Mais chevaucher un dos glissant entre deux ailes battantes

n'était pas non plus chose aisée. Et il dut se cramponner à deux mains sous les plumes pour ne pas basculer dans le vide.